Nadine Cordova

Après-coup *

Je remercie le Forum du Champ lacanien d'Istanbul de m'avoir invitée et tout particulièrement Ceren Korulsan qui a été la messagère. Je suis très heureuse de partager avec vous ce moment de travail puisque c'est la première fois que j'ai l'occasion de participer à votre Forum.

Vous avez souhaité que j'intervienne sur le thème des Journées nationales de l'EPFCL-France « L'aventure psychanalytique et sa logique ». Il s'agit d'entendre cette proposition selon trois axes noués : celui de l'histoire de la psychanalyse, celui de la théorie et celui de la cure elle-même. Que ce soit l'un ou l'autre, la logique s'y inscrit. J'ai pensé à l'expression de Lacan dans l'« Acte de fondation » quand il définit « l'éthique de la psychanalyse [comme] la praxis de sa théorie [1] ». Une façon d'indiquer le lien étroit qui tresse la théorie et la pratique analytique.

J'ai répondu spontanément à votre invitation avec le titre « Après-coup », car l'événement national n'étant pas passé, je ne savais pas sur quoi j'orienterais ce travail. J'ai eu l'idée de reprendre tout simplement la notion d'*après-coup* qui me semblait propice aux thèmes des Journées nationales. Mais je ne me suis pas rendu compte combien il était difficile à traiter. Il ouvre un champ théorique immense qui croise et l'aventure psychanalytique, et l'aventure ou l'expérience d'une psychanalyse. C'est dans cet entrecroisement que j'ai essayé de travailler. Je souhaite rendre compte des points saillants de cette notion et de son importance dans notre champ. Je rappellerai bien sûr les cas cliniques princeps qui s'y rattachent, le sujet hystérique Emma et l'« homme aux loups » décrits et analysés par Freud.

* Texte présenté le 17 mai 2026 (par visioconférence).

1. J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 232.

Freud : naissance de l'après-coup

Pour commencer, gardons déjà en tête que Freud identifie cette notion à partir de la sexualité, et ce dès le début de ses travaux, jusqu'à ce que Lacan le reprenne dans ses élaborations.

C'est donc sous la plume de Freud, en 1895, que nous voyons apparaître pour la première fois l'adverbe *nachträglich* à propos d'un cas d'hystérie. *Nachträglich* est aussi un adjectif fréquemment utilisé dans la langue courante allemande qui veut dire ultérieur, tardif. Mais c'est sous sa forme adverbiale que Freud l'emploie ; *a posteriori* pourrait être un synonyme. Cependant, il s'avère difficile de le traduire de façon exacte : *nach* signifie après et le verbe *tragen* tirer, porter, supporter. Nous pourrions le traduite littéralement : porter, supporter après. On trouvera aussi mais plus rarement chez Freud son emploi sous la forme substantivée, l'après-coup, *Nachträglichkeit* (*keit* lui conférant en allemand le genre féminin). Cela nous indique l'importance de cette notion dans l'appareil conceptuel freudien. Vous trouverez cette occurrence dans la lettre du 14 novembre 1897 [2] adressée à Wilhelm Fliess. Freud lui révèle qu'un souvenir d'ordre sexuel survenu dans l'enfance revient par effet d'après-coup en une décharge sexuelle bien plus forte. Je reprendrai un peu plus loin la définition française.

Dans son article « Les psychonévroses de défense », de 1894, j'ai été frappée par ce que dit Freud à propos des névroses et des psychoses. Il constate que des processus de défense se mettent en place chez certains sujets quand ils rencontrent dans leur vie « un événement, une représentation ou une sensation qui éveille des affects pénibles » et qui les dépasse ou les menace. Les sujets cherchent alors à oublier, réprimer ces éléments insupportables et inconciliables avec leur vie de tous les jours ou qui vont contre leur valeur morale. Pour rendre cette « somme d'excitations inoffensive », précise Freud, les sujets la déplacent ailleurs, dans des réactions symptomatiques comme les conversions, les obsessions, les phobies ou les délires.

Freud en déduit qu'une rencontre peut renvoyer à quelque chose qui n'a pas pu être traité par le sujet. Sans évoquer encore l'après-coup, on voit déjà se dessiner ce qui touche au fonctionnement de l'inconscient. À partir du cas princeps d'Emma présenté en 1895, Freud donne le nom d'après-coup au mécanisme en jeu dans ce déplacement défensif inconscient. Vous trouverez le cas dans l'ouvrage *La Naissance de la psychanalyse*.

2. S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1956, p. 206.

Emma : après coup

Je rappelle la situation d'Emma. La jeune femme est hantée par une idée obsédante : elle ne doit pas entrer *seule* dans une boutique. Elle relie cette peur à un premier souvenir qui remonte à son adolescence, après la puberté. Elle raconte qu'en entrant dans un magasin pour faire un achat, deux hommes, dont l'un lui plaisait, se sont moqués de ses *vêtements*. Paniquée, elle sort précipitamment du magasin. Mais Freud trouve que les éléments apportés par la jeune femme sont insuffisants à expliquer cette fuite et son symptôme invalidant.

Le travail psychique va mettre en lumière un événement de son enfance. Emma va se souvenir qu'à 8 ans, elle était allée dans une épicerie pour acheter des friandises et le marchand qui se trouvait là s'était approché d'elle avec un sourire grimaçant et lui avait touché les organes génitaux à travers *l'étoffe de sa robe*. Malgré l'incident, elle y était retournée une seconde fois, ce qu'elle va se reprocher par la suite, se demandant si elle avait voulu provoquer un nouvel attentat. L'effraction alors n'avait suscité aucune angoisse.

Pour élucider la phobie, Freud nous explique [3], à partir du matériel signifiant apporté par la jeune femme, ce qui se joue. Il va extraire deux signifiants qui constituent le lien associatif qui mène vers l'attentat sexuel subi par la petite fille. Ces deux signifiants sont le rire et le vêtement, que l'on trouve dans les deux scènes.

À partir de ce qui s'élabore dans le cadre analytique, Freud relève dans le symptôme actuel un décalage entre le récit de la scène infantile (sans affect apparent) et la scène d'Emma adolescente (où a surgi l'angoisse). C'est à ce moment-là que Freud utilise pour la première fois le terme de *nachträglich*. Avec cette notion, il met le projecteur sur le facteur temporel de la formation du symptôme. L'après-coup met en évidence l'existence d'une temporalité particulière de l'inconscient, une logique rétroactive qui remanie dans certaines circonstances des traces mnésiques restées non intégrées par le sujet. L'événement de l'enfance ne prend sens qu'à la lumière de l'expérience ultérieure. Le passé est épinglé rétroactivement. La première scène a inscrit la seconde sous l'effet de l'après-coup.

Le fait de se trouver seule dans une boutique (que l'on retrouve dans les deux scènes) a eu pour conséquence la « fuite » incompréhensible de la première scène (la scène adolescente, qui apparaît en premier dans l'analyse) ; on notera que la fuite est l'envers d'« y retourner » dans la seconde

3. Se rapporter au schéma de Freud dans *Naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 365.

(le souvenir qui apparaît après). Il y a là un hiatus. Le symptôme phobique d'Emma devient logique si on tient compte du fil associatif cité plus haut qui la ramène à la scène d'enfance. Ce tableau est typique du refoulement hystérique. Voilà ce que révèle l'analyse selon Freud.

L'expérience de Freud avec les hystériques le conduit à définir l'histoire du sujet comme reconstruite. Cela implique la restructuration de l'événement après coup. Cette thèse interpelle sur les rencontres contingentes de la vie au moment de l'enfance, quand le jeune sujet ne peut pas encore traiter certains événements. On aura compris que le souvenir refoulé (de la scène 2) ne se transforme qu'après coup, et en traumatisme (scène 1). Mais pourquoi en traumatisme ? C'est que l'attentat sexuel convoque la jouissance, celle de l'Autre et celle d'Emma (Freud parle de « décharge sexuelle »). Il y a là quelque chose qui se noue, une rencontre pathogène. Pour Freud, le traumatisme est toujours d'ordre sexuel et provoque une manifestation d'effroi due à une lacune dans le psychisme [4]. Si je comprends bien, l'effet d'après-coup rencontre un trou. Il n'y a pas de traumatisme sans effroi. Ainsi, les marques du passé qui font retour en traumatisme après coup ne concernent que celles qui ont créé un effroi et qui ont été mises en *stand-by*, car non traitables à ce moment-là. Cela fait écho à ce que Lacan souligne dans un commentaire de la pièce de Wedekind, *L'Éveil du printemps* : « Freud a repéré que la sexualité [fait] trou dans le réel [5]. »

Par le truchement de l'après-coup, le traumatisme répond à une effraction de jouissance et à une lacune qui « s'implique dans le symptôme ». Le terme lacanien de *troumatisme* trouve ici toute sa place. J'ajouterais bien le *trop-matisme* (entendez-le comme le trop de jouissance non traitable par le symbolique). Si je propose ce *trou* et ce *trop matisme*, c'est pour rappeler que pas toute la jouissance est négativée par l'opération inaugurale de symbolisation, il y a un reste qui parasite. Cela complexifie les choses dans le traitement du symptôme, ce que Freud finira par constater.

Avec l'après-coup, Freud met en évidence une temporalité non chronologique, non linéaire mais subjective dans la construction psychique des sujets. L'inconscient répond à une logique. C'est donc, j'insiste, le souvenir qui est traumatique après coup et non l'événement qui est en cause. Il faut bien comprendre (et ce n'est pas si facile) que le souvenir n'est pas qu'enregistré, il est remanié. Traumatique et refoulé, il produit le symptôme.

Je voudrais souligner quand même que si *nachträglich* traverse l'ensemble de l'œuvre de Freud, il n'apparaît jamais comme un concept et il

4. *Ibid.*, p. 137.
5. J. Lacan, « Préface à *L'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 562.

n'y a d'ailleurs aucun article à ce sujet. Je vous ferai aussi remarquer que Freud parle de ces événements sexuels de l'enfance et de l'adolescence sans jugement moral, ce qui ferait et fait scandale aujourd'hui.

Lacan et l'après-coup temporalité

Je poursuis l'aventure psychanalytique de l'après-coup et sa logique avec Lacan. C'est Lacan, en effet, qui traduira le terme allemand *nachträglich* par « après-coup [6] » tout en notant que sa traduction est faible [7]. Avant de préciser le contexte dans lequel Lacan extrait l'après-coup freudien, j'attire votre attention sur sa définition.

Dans la langue courante française, *après coup* est une locution adverbiale qui signifie *trop tard, après que la chose est arrivée, que la chose est faite*. Littéralement, il signifie *après un coup*. Un coup, vous savez ce que c'est, ça convoque le corps, ça crée un choc, un impact. La traduction en français ajoute ainsi à la dimension temporelle de l'après-coup sa dimension corporelle. C'est important puisque j'ai évoqué plus haut la place de la jouissance dans l'après-coup.

Nous avons retenu l'écart qui existe entre le coup et les effets du coup. Mais que se passe-t-il entre ? S'il y a un effet rétroactif d'un événement, peut-on réduire l'après-coup à deux séquences, comme dans le cas d'Emma ? Je reprends ici la lacune, le trou repéré par Freud dans la notion. N'ouvre-t-elle pas en filigrane la marque de la coupure (« coupure » qui est de la même famille que « coup »), la marque de la coupure structurale, le coup porté par le signifiant sur la jouissance ? Le langage a un effet de coupure sur la jouissance. Les effets de l'après-coup pourraient bien se comprendre comme le signe que la coupure symbolique, la coupure inaugurale a bien eu lieu, soit les effets du langage.

La coupure nous amène à « l'homme aux loups » que Freud décrit dans les *Cinq psychanalyses*. Car c'est en 1953 [8] que Lacan extrait de ce cas l'après-coup freudien. Il lui donnera toute sa portée. Ce cas est exemplaire pour aborder l'après-coup et le traumatisme.

Je rappelle que « l'homme aux loups » est venu rencontrer Freud parce qu'il se trouvait dans un état dépressif profond. « Il était devenu tout

6. On notera que la notion d'après-coup s'écrit avec un trait d'union dans sa traduction de *nachträglich*.
7. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 256.
8. *Ibid.*, p. 256.

à fait dépendant des autres et se trouvait désadapté à la vie [9] », écrit Freud. Comme la cure stagne, Freud va mettre un coup de pression temporelle sur « l'homme aux loups » en lui annonçant la date butoir de la fin de l'analyse. C'est à partir de là que l'analyse se déclenche et produit le récit d'un rêve crucial. Le patient rapporte qu'à l'âge de 4 ans, il rêve qu'il est couché dans son lit, la fenêtre de sa chambre s'ouvre et il voit plusieurs loups blancs. Ils sont assis, perchés sur un arbre et le regardent. Le patient se souviendra qu'il avait été en proie à une grande terreur et qu'il avait craint d'être mangé. Il s'était réveillé en criant.

Le travail analytique va permettre de déduire après coup une scène primitive, traumatique. Celle-ci est reconstruite à partir du matériel du rêve de « l'homme aux loups ». Le rêve se situerait après des épisodes de séduction sexuelle. Freud, comme le dira Lacan, va apprendre au sujet à lire son rêve, mais c'est Freud qui va donner l'interprétation. Il reliera ce rêve à une scène dite « primitive » et pathogène : l'enfant aurait observé vers l'âge de 18 mois ses parents en train d'avoir un rapport sexuel (coït *a tergo*). Freud souligne que ce qui importe n'est pas tant la réalité de la scène (qu'elle ait eu lieu ou non) que sa valeur psychique reconstruite. L'hypothèse de Freud est qu'à partir de ce rêve, l'enfant de 4 ans aurait donné *après coup* un sens à ce souvenir [10], ce qui aurait produit le traumatisme et déclenché la névrose [11].

Comme pour Emma, la situation traumatique concerne la sexualité, mais dans ce cas-ci, elle concerne un « spectacle de copulation », pour reprendre les termes de Lacan [12], qui convoque la pulsion scopique. Ici, c'est le regard fixe des loups réveillant l'enfant qui va mettre en route les liens associatifs vers la scène dite primitive. Là encore, Freud confirme avec un cas plus complet et complexe que la valeur traumatique n'est pas à situer juste après l'événement. « L'homme aux loups » est un cas qui nous restitue de façon précise l'effet d'après-coup sur ce sujet. Le texte est d'ailleurs écrit par des mouvements d'aller-retour qui imitent, si on peut dire, le cas.

Mais j'en viens au fait qu'en extrayant la notion d'après-coup chez Freud, Lacan en profite pour formuler ce qu'il considère comme une précipitation dans la temporalité de la direction de la cure de Freud. Lacan note qu'à chaque tournant de la cure, le sujet se restructure, en effet, mais, en

9. S. Freud, « L'homme aux loups », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1999, p. 325.
10. *Ibid.*, p. 356.
11. *Ibid.*, p. 404. « Tout ceci serait très bien et très joli, si le malheureux n'avait à l'âge de 4 ans, fait un rêve par lequel débuta sa névrose. »
12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 213.

cherchant à cerner le réel du symptôme de cet homme, Freud va peut-être trop vite à interpréter. Le patient lui sert à valider ses thèses. Freud ne lui laisse pas assez de temps d'élaboration. À l'instant de voir, il précipite son patient dans le moment de conclure et ne lui laisse pas le temps pour comprendre. Lacan reprend avec ce cas les trois temps de son article de 1945, « Le temps logique ». Car dans une analyse, il faut le temps pour comprendre pour que les effets d'après-coup [13] provoqués par les coupures successives des séances ouvrent l'analysant à sa vérité subjective et à la rencontre avec la structure.

Tout au long de son enseignement, Lacan fera maintes fois référence à *nachträglich* pour lui donner toute sa portée logique et topologique. Si l'après-coup renvoie à une temporalité particulière de l'inconscient, c'est parce que ce dernier est structuré comme un langage. Il évoquera « l'action *nachträglich* du signifiant ». L'après-coup ne s'inscrit donc pas directement par rapport aux événements mais par rapport au signifiant, c'est un fait de structure, lié aux effets du langage. Voilà l'avancée de Lacan.

Il donnera l'exemple le plus tangible de ces affirmations dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* : « Si je commence une phrase, vous n'en comprendrez le sens que lorsque je l'aurai finie. Il est tout à fait nécessaire – c'est la définition de la phrase – que j'en aie dit le dernier mot pour que vous compreniez où en est le premier. » Un signifiant ne prend donc sens que rétroactivement. L'après-coup en est la manifestation. Cela a des conséquences sur la compréhension du refoulement, qui n'est pas simple défense comme l'avançait Freud mais une raison structurale. On comprendra combien cette notion d'après-coup est importante pour la cure puisque, en 1972, dans « L'étourdit », Lacan l'intégrera même dans la logique de la fin de l'analyse [14].

Proton pseudos : conclusion

Afin d'approcher un peu plus la question de la structure à partir de l'après-coup, j'ai gardé pour la conclusion une précision importante. Je reviens au cas d'Emma. Freud a décrit ce cas clinique dans un chapitre qu'il a intitulé *« Proton pseudos »,* traduit par « premier mensonge ». Il

13. Je retiendrai à ce propos que le sujet rapportera, comme vous le savez peut-être, un épisode d'hallucination d'un doigt coupé dans sa cinquième année. Lacan parlera d'un épisode psychotique. Est-ce l'effet d'après-coup du récit du rêve et/ou de l'interprétation prématurée de Freud qui provoque ce moment énigmatique, une coupure dans le réel ? Je n'en dirai pas plus sur un cas qui nous amènerait aussi sur la question du diagnostic.
14. Cf. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 487.

emprunte à Aristote ce syllogisme au moment même où apparaît pour la première fois l'occurrence *nachträglich*.

Pour rappel, le syllogisme consiste à déduire logiquement une proposition à partir de deux autres qui ont en commun un moyen terme comme dans l'exemple bien connu : *Tous les hommes sont mortels ; or Socrate est un homme ; donc Socrate est mortel*. Mais *proton pseudos* désigne, pour Aristote, un syllogisme qui contient une prémisse fausse et qui aboutit logiquement à une conclusion erronée [15]. Freud épingle justement chez Emma un raisonnement erroné qui fausse la liaison dans l'appareil psychique. L'après-coup se joue sur une scène faussée (celle de l'adolescente) mais qui mène grâce à l'analyse vers l'autre scène, celle qui devient la cause traumatique. « Dans le cas du *proton pseudos* hystérique, le déclenchement de déplaisir est occasionné par un souvenir », écrit Freud. Le mensonge tient à ce que la mémoire traite la scène ancienne comme si elle avait été vécue avec la charge affective qu'elle n'acquiert que rétroactivement. « Quelque chose qui n'a pas été appréhendable à l'origine ne l'est qu'après coup et par l'intermédiaire de cette transformation mensongère – *proton pseudos* », affirmera Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse* [16].

Le sujet se trompe sur l'origine de son affect, car de structure « au niveau de l'inconscient, le sujet ment », mais comme on l'aura compris c'est une façon de dire la vérité. Le sujet sera toujours en retard sur lui-même à cause du malentendu fondamental : entre les deux temps il y a cette lacune. C'est cette lacune structurale qu'il faut bien avoir en tête dans la direction de la cure afin de ne pas boucher, à l'instar de Freud avec « l'homme aux loups », le temps de comprendre des analysants.

Quoi qu'il en soit, il faut prendre la mesure de ce que Freud a apporté : en évoquant le *proton pseudos*, il installe dès la naissance de la psychanalyse la logique comme telle. Ce qui n'a pas échappé à Lacan. Ce mensonge premier est donc constitutif du sujet. L'après-coup et le *proton pseudos* sont intimement liés car ils éclairent la temporalité de l'inconscient au regard de la constitution rétroactive du signifiant. Ce couple a une logique structurale.

Voilà où m'a menée l'aventure psychanalytique de l'après-coup.

15. Aristote, *Organon*, t. III, *Les Premiers Analytiques*, livre II. Exemple de syllogisme *proton pseudos* : *Tout animal est pierre – Tout homme est animal – Tout homme est pierre.*
16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 90.